CABINET
de M. Georges PETIT
131, Rue Nationale
LILLE
CESSIONS
DE
FONDS DE COMMERCES
ET D'INDUSTRIES
Téléphone 4097. 55246

Journal de Roubaix

AGENCE RÉGIONALE
et Lilloise
131, Rue Nationale
LILLE
PLUS DE 3 MILLIONS
DE CESSIONS PAR AN
Références de 1er ordre
Téléphone 4097. 49136

Cinquante-et-unième année. — N° 154. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX DIMANCHE 3 JUIN 1906.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes : Trois mois..... 5 francs ; Six mois..... 9 — ; Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 ;
A Mouscron..... Chez M. Henri Leroux, rue de la Station ;
A Tournai..... Chez M. Verdière, 22, rue Beurrion Saint-Jacques
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

L'attentat de Madrid.- La Rentrée des Chambres.- La Loterie de la Presse

HUIT PAGES 5 Centimes

BULLETIN

1er juin.

C'est aujourd'hui que la nouvelle Chambre a tenu sa première séance. Après un éloquent discours du doyen d'âge, M. Louis Passy, elle a élu président provisoire, M. Henri Brisson et vice-présidents, MM. Fernand Rabier et Caillaux.

⁂

Le Sénat a également repris aujourd'hui, ses travaux, interrompus pendant toute la période électorale.

⁂

Les présidents des deux Chambres ont exprimé la réprobation de la France pour l'attentat dirigé contre le roi d'Espagne.

M. Sarrien, à la Chambre, et M. Léon Bourgeois, au Sénat, se sont associés à cette protestation.

⁂

Les évêques français ont tenu, vendredi, leur dernière réunion. Des journaux ministériels assurent que la majorité s'est prononcée en faveur des associations cultuelles.

⁂

Nous publions de nouveaux détails sur l'attentat commis contre le roi d'Espagne. On ignore encore à l'heure actuelle, le nombre exact des victimes.

⁂

Le sixième tirage de la Loterie de la Presse a eu lieu ce matin.

⁂

Le Conseil municipal de Roubaix s'est réuni vendredi soir.

L'ATTENTAT CONTRE LE ROI D'ESPAGNE

LES TUÉS ET LES BLESSÉS

Terrifiants détails. — Épouvantable explosion. — L'émotion de la jeune Reine. — Le sang-froid d'Alphonse XIII. — La consternation au Palais. — Le nombre des morts. — Les auteurs de l'attentat. — Les télégrammes de sympathie

Londres, 1er juin. — L'envoyé spécial du « Daily Mail » à Madrid envoie les renseignements complémentaires suivants sur l'attentat :

Je venais de traverser la calle Mayor pour voir passer la voiture royale. La Reine Victoria, fort très heureux, s'inclinait dans la voiture, saluant de la main la foule qui l'acclamait. Le Roi Alphonse saluait également de la main et regardait tout le temps sa femme.

J'étais en train d'écrire les derniers mots d'une dépêche lorsque, tout à coup, j'entendis un bruit ressemblant à une explosion.

Quelques instants après, un courrier passait au galop, apportant et criant la nouvelle qu'un attentat diabolique avait été perpétré. J'accourus.

Le cortège royal avait passé par la calle Alcala, où se pressait une foule épaisse, puis avait traversé la Puerta del Sol et s'était engagé dans la calle Mayor, qui va presque jusqu'au seuil du palais. C'est l'une des rues les plus brillamment décorées, car elle se prête à la suspension de guirlandes.

Dans le voisinage du palais, la pente est raide, et, devant l'hôtel du gouverneur civil, la rue devient encore plus étroite; l'assassin se tenait à un balcon, en face de l'hôtel du gouverneur; au moment où les Souverains passaient, il lança une bombe. La Providence voulut qu'il manquât son coup; si la bombe était tombée un peu plus loin, le mariage le plus brillant de nos temps eût été transformé en une effroyable tragédie.

La bombe fit explosion en tuant des spectateurs et en en blessant d'autres.

Au moment où je vous télégraphie, l'émotion est telle qu'il est impossible d'avoir des détails précis; je

L'église de San-Geronimo, où a été célébré le mariage du roi d'Espagne

tiens cependant de source digne de foi qu'il y a huit tués et vingt-cinq blessés.

Aussitôt après l'explosion, on se saisit de l'assassin et on le fit descendre; au moment où il sortit de la maison la foule se rua vers lui en criant : « A mort, l'assassin ! » et l'aurait mis en pièces si la garde civile ne l'avait pas repoussée et n'avait, sous forte escorte, emmené le meurtrier.

Tout le cortège royal était saisi de panique, mais le roi Alphonse, qui n'avait pas perdu son calme, parla à travers les vitres brisées de la voiture royale, demandant de quelle nature étaient les dégâts. Sa Majesté envoya immédiatement un aide de camp pour rassurer la princesse Henry de Battenberg, puis, après avoir changé de voiture, donna l'ordre que le cortège reprit sa marche.

La reine, très pâle, sourit courageusement, pendant que le roi la rassurait de son mieux.

Le bruit était déjà arrivé au palais que le roi avait été tué et la plus grande consternation régna jusqu'au moment où la voiture royale fit son apparition. Un cri de joie folle se fit alors entendre. Quelques instants après, le roi Alphonse et la reine Victoria se montrèrent au balcon du palais, souriant et s'inclinant en réponse aux acclamations frénétiques de leurs sujets.

Une autre dépêche envoyée à 9 h. 15 de la soirée par le même correspondant dit que l'assassin, qui s'appelle Mateo Moral, a échappé.

Immédiatement avant l'attentat, la reine avait fait remarquer au roi qu'elle serait très heureuse de rentrer chez elle et l'explosion se produisit juste après qu'elle eut commencé à prononcer ces paroles.

Les officiers blessés se précipitèrent tout saignants vers la voiture royale dont la reine descendit, regardant avec horreur les morts et les mourants, qui gisaient devant ses yeux ; un officier était étendu mort, la main encore levée dans la position du salut.

Lorsque la reine descendit de voiture, des officiers et des membres du cortège se pressèrent pour l'aider, mais le roi les repoussa doucement et tint à soutenir lui-même d'un geste tendre sa femme tout en pleurs.

La bombe heurta le balcon situé en dessous de celui d'où elle fut lancée ; la marquise de Tolosa et sa fille, qui s'y trouvaient, furent tuées, puis, la bombe retombe dans la rue.

Un capitaine de l'escorte, quelques autres officiers, et d'autres personnes encore furent tués ; le carrosse royal fut gravement endommagé.

Madrid, 1er juin, 6 h. matin. — Parmi les morts se trouvent trois officiers et le secrétaire privé de M. Moret, président du Conseil des ministres.

Un autre récit. -- Il y aurait eu deux bombes

Un correspondant spécial de l' « Eclair » à Madrid dit qu'il est probable que deux bombes furent lancées du numéro 88 de la rue Mayor, qui avait été louée à l'occasion des fêtes.

Une des bombes, lancée du troisième étage, tomba à terre ; l'autre fut lancée du balcon du premier étage ; elles firent explosion simultanément ; le bruit fut terrible ; elles produisirent une colonne de feu et de fumée et laissèrent le sol jonché de cadavres.

Dans la foule, la panique fut horrible. Le carrosse du roi avait une partie du devant détruite ; un cheval était éventré et un palefrenier était tué. Par miracle, le couple royal était indemne. Le roi, légèrement pâle mais admirable de bravoure, descendit, contempla la scène,, puis fit descendre la reine Victoria, tremblante et pleurant.

Sur les instances de leur entourage, ils montèrent dans une voiture de respect précédant la leur, et rentrèrent au palais ; le prince des Asturies descendit également de voiture.

« J'arrivai, dit le correspondant de l' « Eclair », trois minutes après l'attentat ; le sol était couvert de cadavres, de débris et de sang. La façade de la maison était criblée de trous montrant la force de l'explosif.

Les tentures de la fenêtre du premier étage étaient dégouttantes de sang ; à plusieurs fenêtres apparaissaient des blessés ou des cadavres.

La première confusion passée, la police pénétra dans la maison, empêchant tout le monde d'entrer ou de sortir.

Tout le pâté de maisons voisines fut cerné et fouillé pour prévenir la fuite du sous-locataire du troisième étage, Jean Cuesta, qui a été arrêté ainsi qu'un jeune homme sortant de la maison et que la foule voulut lyncher. La police dut charger tandis que le coupable présumé implorait sa grâce.

Après l'attentat, une dame habitant un étage voisin rencontra devant sa porte un homme fuyant ; il essaya d'entrer dans l'appartement, mais la dame ferma la porte. Le signalement de cet individu répondrait à celui de l'homme arrêté qui est gardé au gouvernement civil.

Le nombre des victimes est beaucoup supérieur à ce que l'on crut d'abord, la liste augmente continuellement. On compte une vingtaine de morts, une cinquantaine de blessés ; il y a trois officiers tués.

Dans la maison de l'attentat, on compte huit morts, surtout dans l'appartement du duc Ahumada, où la marquise Tolosa et sa fille sont mortes ; un cadavre est resté accroché au balcon et a été retiré difficilement.

De nombreuses personnes accoururent vers la maison où habitaient leurs parents ; mais la consigne est inflexible ; elles ignorent le sort de leur famille.

Le marquis Tolosa arriva, ignorant la mort de sa femme. Les gardes voulurent l'écarter, mais le laissèrent passer devant ses supplications. Il y eut là une scène déchirante. La consternation règne, contrastant avec la brillante cérémonie.

Dans les carosses de la noblesse revenant au palais, la mine luguble des occupants contraste avec le luxe des équipages.

Le roi et la reine sont allés, à l'église de Paloma, prier dans la chapelle de la Vierge.

Des indices alarmants existaient avant l'attentat. L'ambassadeur de France, M. Cambon, notamment, possédait des renseignements inquiétants. On croit que les auteurs du crime sont des anarchistes italiens ayant organisé un complot véritable.

La position de l'assassin

Il se confirme que c'est du troisième étage du numéro 88 de la rue Mayor, qui se trouve à côté de l'ambassade d'Italie, que la bombe a été lancée. L'assassin s'était, croit-on, placé sur un balcon. Il est difficile de préciser si l'engin éclata seulement en touchant le sol, comme le ferait croire la destruction du devant du carrosse royal, ainsi que l'éventrement des deux chevaux de l'attelage, ou en l'air, sur la droite du cortège et à la hauteur du premier étage de la demeure du duc d'Ahumada, comme semblerait l'indiquer la découverte de quatre cadavres au balcon de cet étage.

Suivant une version, la bombe aurait, en effet, heurté ce balcon dans sa chute, et c'est à cette circonstance, que les Souverains auraient dû d'avoir échappé à la mort et que le plus sympathique peut-être des mariages modernes ne se termina pas en une horrible tragédie.

Les circonstances de l'attentat

Madrid, 1er juin. — J'ai, depuis hier soir, pour corroborer et rectifier, au besoin, les premiers détails hâtivement recueillis sur l'attentat et retracer aussi exactement que possible la scène, procédé à une minutieuse enquête, aussi minutieuse tout au moins que le peut permettre un service d'ordre compliqué, et voici, en tenant compte de versions contradictoires, qu'il est actuellement difficile de départager comment se doit reconstituer l'heure tragique à laquelle un miracle seul a permis aux jeunes Souverains d'échapper sains et saufs.

La rue Mayor, où s'est produit l'attentat, est l'une des plus étroites que devait suivre le cortège royal; c'est sans doute à raison même de cette étroitesse que l'auteur de l'attentat l'avait choisie, cette circonstance devant lui permettre à la fois de dissimuler plus facilement son acte et de viser plus aisément le couple royal.

La rue était magnifiquement décorée. La reine, radieuse, était penchée en avant, admirant les décorations et agitant la main vers la foule qui l'acclamait. Le roi, adossé à l'arrière de la voiture, ne quittait pas des yeux sa jeune épouse et répondait en souriant aux vivats enthousiastes qui saluaient son passage. C'est au moment où cet enthousiasme était devenu du délire, si bien que le carrosse royal, empêché de poursuivre sa marche, avait dû s'arrêter, que l'explosion se produisit.

L'attitude des Souverains

Quand l'explosion se fut produite, la panique s'empara du cortège royal, mais le roi fit preuve, sur le moment même, du plus grand sang-froid. Malgré les éclaboussures de sang qui tâchaient son habit et qu'il ne vit d'ailleurs qu'après celles qui maculaient la robe de la reine, son premier regard fut en effet pour elle et quand il eut constaté qu'elle n'était pas blessée, il descendit du carrosse sans émotion apparente, offrit la main à la reine et après avoir salué la foule, lui faisant signe que sa compagne et lui étaient indemnes, il monta avec elle dans la voiture que des personnages de sa suite avaient immédiatement fait approcher.

Il s'informa tout d'abord des personnes blessées et des dégâts commis, et avant de donner l'ordre de se mettre en route, il dépêcha un officier d'ordonnance, rassurer la reine-mère et la princesse de Battenberg.

La jeune reine, elle, était d'une pâleur mortelle; mais la première émotion dissipée, elle souriait bravement. Quand elle descendit du carrosse et qu'elle vit autour d'elle des morts et des mourants gisant pêle-mêle et, littéralement sous ses pas, le cadavre d'un officier, la main encore levée dans la position du salut, elle ne put toutefois retenir un geste d'horreur et elle mit la main devant ses yeux pour éviter cet atroce spectacle.

A ce moment, des officiers se précipitèrent vers elle pour la soutenir, mais le roi les repoussa doucement et d'un geste tendre, detacha les mains de la reine et l'aida à monter dans la voiture proche. Celle-ci se mit bientôt en route et quelques instants après, le jeune couple arrivait au palais royal où la nouvelle était parvenue, parmi la foule des spectateurs qui se pressaient aux portes, que le roi avait été tué.

Aussi, lorsqu'on le vit descendre de voiture avec sa jeune épouse, des cris d'enthousiasme s'élevèrent de toutes parts. Ce n'est qu'une fois rentrés au palais que la détente nerveuse se produisant, le roi et la reine fondirent en larmes. Leur abattement ne fut d'ailleurs que de courte durée, car quelques minutes après, tous deux se tenant par la main, parurent au balcon, saluant et souriant aux frénétiques acclamations de la foule.

Les effets de l'explosion. -- Les victimes

Au milieu de la bousculade affolée qui suivit l'explosion, on ne put tout d'abord se rendre un compte exact, ni des dégâts produits, ni du nombre des victimes; on ne vit que deux chevaux du cortège royal, gisant, éventrés, dans la rue pleine de sang et près d'eux un palefrenier au crâne fracassé et béant. Mais quand la police et la troupe eurent écarté la foule, on découvrit les cadavres de trois officiers, dont les capitaines Valcarcel et Reiter, et de sept soldats, disent les uns, quatre seulement disent les autres; cinq officiers étaient en outre blessés.

Dans la foule, cinq personnes ont été tuées et plus de cent blessées. Douze d'entre elles ont fait panser leurs blessures dans la pharmacie qui se trouve en face de la demeure du capitaine général; 50 à 60 autres ont été conduites ou transportées dans des pharmacies du voisinage.

Quelques blessés ont été recueillis dans les bureaux de la *Correspondencia*, qui se trouvent à proximité du lieu de l'attentat. Plusieurs seraient dans un état alarmant, notamment la fillette qui eut les jambes coupées.

Une dame, la marquise de Tolosa, qui regardait passer le cortège au premier étage de la maison d'où l'engin a été lancé, fut tuée net, ainsi que sa fille et deux de leurs amis, don Antonio Calvo et le cousin de ce dernier.

J'ai pu visiter leur appartement; le parquet est couvert de débris de membres humains et d'énormes taches de sang. Au balcon pend un bras déchiqueté. La maison tout entière est criblée de projectiles.

Le chiffre exact des morts

A l'heure où je vous télégraphie, l'évaluation du chiffre des victimes n'est pas exactement établi. Les uns parlent de dix morts seulement, d'autres de quatorze, d'autres enfin de plus d'une vingtaine. Parmi eux se trouve le secrétaire privé de M. Moret, président du Conseil des ministres; le fils du général Weyler, ancien ministre de la guerre, est grièvement blessé.

Le roi a fait annoncer qu'il assisterait à l'enterrement des victimes. Le gouvernement et les membres des Cortès y assisteront également. Quant à la reine, indisposée à la suite de la terrible secousse nerveuse qu'elle a éprouvée, elle devra sans doute garder la chambre quelques jours.

Le roi et la reine acclamés

Paris, 6 heures 30. — L'*Agence Havas* publie la dépêche suivante :

« Madrid, 1er juin. — Le roi Alphonse XIII et la reine Victoria se sont promenés en automobile et sans escorte à travers les rues de Madrid. Une foule immense les a acclamés et félicités d'avoir échappé à l'attentat d'hier.

Les auteurs de l'attentat

On suppose que les auteurs de l'attentat en ont été eux-mêmes les propres victimes. En effet, un individu a été trouvé mort sur le balcon du 3e étage de la maison située au 88 de la rue Mayor d'où la bombe a été lancée.

L'historique du complot

Propos d'un anarchiste espagnol. — Projet de la proclamation de la Commune dans plusieurs villes espagnoles, après la mort du Roi.

Londres, 1er juin. — L' « Evening Standard » de Londres, dit qu'un complot anarchiste avait été tramé simultanément à Londres et à Madrid, pour assassiner le Roi Alphonse et la Reine Victoria, au moment où les nouveaux mariés sortiraient de l'église. Il paraît que le rédacteur du journal anglais a obtenu ses renseignements d'un anarchiste espagnol réfugié à Londres. Voici les détails que le rédacteur de l' « Evening Standard » donne sur ce complot :

Il y a quinze jours, j'entendis un anarchiste espagnol nommé Vallissa qui disait que « le roi Alphonse serait le dernier roi d'Espagne ». Cet anarchiste est un étudiant en médecine qui arriva le 3 mai à Londres. Il avait été expulsé de France. Je n'attachai d'abord aucune importance à cette déclaration. Jeudi soir, cependant, un incident me le rappela. Au cours d'une réunion dans un club anarchiste situé dans l'Ouest de Londres, un anarchiste espagnol, connu sous l'appellation de Don José, tenant à la main un numéro du *Heraldo* de Madrid, montra à la foule d'anarchistes espagnols, italiens et français le programme officiel de la cérémonie.

Je m'occupai donc spécialement de l'affaire et, samedi soir, j'appris que le nommé don José avait quitté Londres pour Madrid, en compagnie de plusieurs anarchistes italiens belges et français. Samedi soir et dimanche, je découvris l'existence d'un complot ayant pour but l'assassinat du roi d'Espagne. Cinquante anarchistes en tout devaient être échelonnés le jour du mariage, un peu partout dans Madrid, afin que le roi Alphonse et la jeune mariée n'échapassent pas à l'attentat. Quelques-uns des anarchistes devaient se tenir devant l'église où la cérémonie eut lieu.

L'anarchiste Vallissa me disait, alors que j'étais déguisé naturellement moi-même en anarchiste, qu'après l'assassinat du roi d'Espagne, les anarchistes de Barcelone, de Madrid et de quinze autres grandes villes espagnoles devaient proclamer la commune et abolir la monarchie au moyen d'une révolution générale, tout en proclamant un gouvernement provisoire révolutionnaire ayant à sa tête quelques-uns des anarchistes les plus connus.

A une heure avancée de cette nuit, on reçut au quartier général anarchiste un télégramme annonçant que ledit don José avait fait sa tentative dans l'église, mais qu'il n'avait pas réussi. « Nous craignons, ajoutait la dépêche, que nos projets n'aient échoué pour le moment. »

Les sympathies

Télégrammes d'Edouard VII

Le roi Edouard VII a reçu, à huit heures moins un quart, une dépêche de sir Maurice de Bunsen, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, annonçant l'attentat et donnant quelques détails analogues à ceux qu'ont publiés les agences.

L'ambassadeur ajoute que la princesse et sa mère sont tout à fait calmes.

Edouard VII a immédiatement envoyé une longue dépêche à son fils, le prince de Galles, et également au roi Alphonse et à la reine Ena.

Le dernier télégramme est conçu en termes les plus sympathiques et félicite les jeunes mariés d'avoir échappé aux assassins.

L'émotion aux États-Unis

New-York, 1er juin. — La nouvelle de l'attentat commis contre le roi Alphonse XIII a produit ici la plus vive émotion. Le peuple et les journaux américains condamnent hautement l'action des anarchistes et expriment leur joie de ce que le jeune couple royal, pour lequel on a la plus grande sympathie, ait échappé à l'attentat anarchiste.

Arrestation de l'assassin à Londres ?

Londres, 1er juin. — L' « Exchange Telegraph » annonce l'arrestation de l'assassin par les gendarmes à la gare du Midi. L'individu appréhendé aurait avoué le crime.

Cette nouvelle est invraisemblable.

(Voir les autres dépêches à la dernière heure)

LE MINISTÈRE ET LES SOCIALISTES

Une interpellation des « unifiés » sur la politique générale du Cabinet. — Le rôle de l'armée durant les grèves. — Nombreux discours annoncés.

Paris, 1er juin. — Les socialistes unifiés ont pris leurs dispositions aujourd'hui en vue du premier assaut qu'ils livreront au Cabinet. Ils n'ont pas été dupes, en effet, de la demande d'interpellation sur la politique générale déposée par M. Gérault-Richard de concert avec M. Clémenceau et, comme ils ne veulent pas engager leur effort dans cette interpellation de commande, ils se sont immédiatement concertés sur les termes de la demande d'interpellation qu'ils vont adresser au ministère et qu'ils signeront tous.

Cette interpellation, comme celle de M. Gérault-Richard, visera la politique générale du gouvernement; mais il est probable qu'elle portera principalement sur le rôle joué par l'armée durant les grèves.

On sait que M. Paul Constans a déjà formulé personnellement à ce sujet une demande d'interpellation qui se confondra certainement avec celle plus étendue de son groupe. M. P. Constans protestera contre les mesures prises par la police et la troupe au cours des grèves de Montluçon. MM. Jules Guesde et Basly s'élèveront contre la répression exercée par l'armée pendant les désordres du Nord. MM. Sembat et Willm réclameront contre les postes de soldats établis dans les sections de vote le jour des élections législatives. Enfin, M. Jaurès prendra la parole.

LES GRÈVES

A PARIS

Désordres. — Douze arrestations.

Paris, 1er juin. — Trois cents grévistes ont envahi un chantier en construction aux Ternes et l'ont saccagé. La police et les dragons ont chargé; douze arrestations ont été opérées.

INFORMATIONS

Les caisses d'épargne

Paris, 1er juin. — Voici le relevé des opérations des caisses d'épargne ordinaires avec la Caisse des dépôts et consignations, du 21 au 31 mai 1906 : Dépôts de fonds, 4.091.012 fr. 19; retraits de fonds, 7.314.061 fr. 30; excédent de retraits, 3.223.049 fr. 11. Excédent de retraits, du 1er janvier au 31 mai 1906 : 33.375.433 fr. 30 c.

Le « Complot »

Paris, 1er juin. — M. André, juge d'instruction, a remis aujourd'hui, en liberté provisoire, Bressolles, le seul inculpé dans l'affaire du « complot », qui restait encore détenu.

Mutinerie à bord d'un torpilleur

Toulon, 1er juin. — Une mutinerie a éclaté à bord du torpilleur *250*, pendant son séjour à Bonifaccio.

Le torpilleur *250*, avec le *193*, le *155* et la *Hallebarde*, avait appareillé, mardi matin, à Toulon, et, après divers séjours dans les ports de la Corse, cette division s'était arrêtée le 29 à Bonifaccio. Dès que le *250* fut à quai, tout l'équipage sauta à terre avec les sacs. Le lieutenant de vaisseau Tribouillet leur intima l'ordre de rentrer, mais les matelots n'obéirent que sur l'intervention du lieutenant de vaisseau Guyon, commandant la *Hallebarde*.

A plusieurs reprises, l'équipage avait manifesté son mécontentement à l'égard du commandant pendant la traversée. Les matelots, obéissant à deux de leurs camarades, finirent par quitter le bord. Ces derniers ont été arrêtés à Toulon.

Le lieutenant de Verthamon a été chargé par le préfet maritime d'ouvrir une enquête.

CHOSES ET AUTRES

— La question des chapeaux au théâtre cause une grosse émotion dans le clan des spectatrices...

— Oui, il paraît même que les têtes sont très montées...

— Même sans chapeau !

⁂

— Voyons, docteur, vous savez que je suis son seul parent, son unique héritier. Dites-moi la vérité?

— Vous êtes un homme, n'est-ce pas, on peut tout vous dire?

— Certes !

— Alors, ayez du courage ! Dans huit jours, au plus tard, votre oncle sera sur pied.

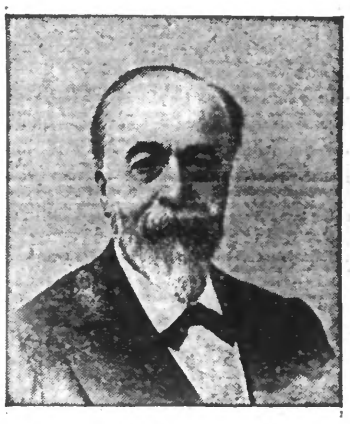
La rentrée du Parlement

A LA CHAMBRE

Paris, 1er juin 1906.

Au dehors. — Un grand jour parlementaire

Au dehors des curieux, une longue théorie de patients attendent l'ouverture de la tribune publique. Les députés arrivent, les anciens en famille, plus familiers que jamais ; les nouveaux se présentent, le pied assuré, pénétrés de leur nouvelle situation et s'efforçant de franchir la grille en vieilles connaissances.



M. BRISSON

A l'intérieur

La rotonde est garnie ; est garni aussi, le salon de la Paix. Les huissiers sont sur les dents. Voici cependant M. Jules Guesde encadré par une demi-douzaine de personnes. Ce sont « les nouveaux du Nord », nous glissent des huissiers chargés du contrôle.

Le défilé du président

Tout de suite, l'intérêt se porte de ce côté, voir défiler le président.

La troupe arrive, le 103e d'infanterie prend ses dispositions et, de tous les côtés, surgissent des têtes effarées, curieuses : ce sont encore les nouveaux avides du petit spectacle qu'offre le défilé.

La séance s'ouvre, période de recueillement. Les couloirs se vident pour s'emplir peu après lorsque M. Passy a lu son discours et que le scrutin, pour l'élection du président provisoire, est annoncé.

Dans la salle

Un quart d'heure avant l'ouverture de la séance des députés en grand nombre entrent déjà dans la salle. Tandis que les uns prennent possession de leur place, d'autres circulent dans les travées où se joignent et forment des groupes dans l'hémicycle en échangeant des poignées de mains et des congratulations.

Les tribunes publiques sont déjà combles ; les dames y mettent la note claire de leurs toilettes printanières.

En bas, nous voyons successivement arriver : MM. Groussau, Lasies, Baudry d'Asson, Plichon, Binder, Lerolle, Denis Cochin, etc. M. de Rosambo entre le bras droit en écharpe, et la main entourée d'un bandage; il reçoit des marques de sympathie.

Les socialistes sont déjà au grand complet; voici les nouveaux élus du parti : MM. Allemane, Brousse, Jules Guesde, Varenne, Groussier, Viviani, Jourdo, pêle-mêle avec les réélus, MM. Jaurès, Vaillant et Delory, etc. Tous se donnent un air d'importance affairée qui fait déjà augurer ce que sera cette législature. Un nombre assez considérable d'entre eux, faute de trouver de la place ailleurs sont allés se jucher dans les travées supérieures au-dessus de la droite. MM. Allemane et Varenne sont de ce nombre. MM. Jules Guesde et Brousse au contraire siégent à l'extrême gauche.

A deux heures, le doyen d'âge M. Louis Passy fait son entrée précédé des huissiers et suivis des secrétaires d'âge : MM. Auriol, Merle, Besnard, Chantemps fils, Jacquin, Chaumié, Robin.

M. Louis Passy ,gravit d'un pas alerte l'escalier, malgré ses 76 ans, il prend possession du fauteuil l'air souriant, très à l'aise, puis il s'entretient familièrement avec les secrétaires.

Des députés, de l'opposition principalement, viennent le complimenter et lui serrer la main. Derrière lui, un véritable flot humain a débouché du couloir, ce sont les députés attardés au salon de la Paix.

M. Ribot entre grave, les mains dans les poches, suivi de MM. Aynard et Raiberti ; tous trois vont s'asseoir au Centre. D'une façon générale, les anciens députés ont occupé leurs mêmes places, ce qui oblige un certain nombre de nouveaux blocards débordant ainsi le Centre, à se porter à droite.

La salle est maintenant bondée. Tous les députés sont là. C'est une effervescence extraordinaire, un grouillement indescriptible. Les nouveaux élus sont l'objet d'une curiosité très marquée. On cherche de l'œil le capitaine Humbert, le président Magnaud, M. Biétry, M. Chion du Collet.

M. Brisson est à son banc à gauche. M. Millerand a repris aussi son ancienne place.

A noter ça et là la présence de MM. Caillaux, Deschanel, Rabier, Piou, etc. M. Biétry a pris place au centre au-dessus de M. Ribot. Le gouvernement est représenté par MM. Sarrien, Clémenceau, Barthou, Briant, Doumergue, Dujardin-Beaumetz.

Des blocards à n'en plus finir viennent faire leur cour aux ministres. M. Clémenceau surtout, reçoit des poignées de mains et des témoignages de sympathie.

INCIDENT

Le Président fait mine d'ouvrir la séance quand un petit incident se produit. D'une tribune publique à l'extrême gauche, on voit s'envoler des petits prospectus blancs et verts qui viennent tomber sur les pupitres des députés socialistes. M. Guesde